

---

# HOMÉLIE V.

## LES ISRAÉLITES TRAITANT ALLIANCE AVEC L'ÉTERNEL.

HOMÉLIE SUR EXODE XXIV.

---

*Puis Dieu dit aussi à Moïse : Monte vers l'Éternel, toi et Aaron, Nadab et Abihu, et soixante et dix des anciens d'Israël, et vous vous prosternerez de loin. Et Moïse s'approchera seul de l'Éternel; mais eux ne s'en approcheront point, et le peuple ne montera point avec lui. Alors Moïse vint, et récita au peuple toutes les paroles de l'Éternel et toutes ses lois; et tout le peuple répondit tout d'une voix, et dit : Nous ferons toutes les choses que l'Éternel a dites, etc.*

---

**L**E moment où un peuple reconnoît des lois est l'époque de son existence. Les Hébreux atteignent aujourd'hui cette époque remarquable, à laquelle les dispositions qu'ils annoncent ajoutent

un

un nouvel intérêt. Ils reçoivent par l'organe de Moïse les commandemens du Seigneur : ils les reçoivent avec soumission , avec joie , avec un transport unanime ; ils s'engagent par un traité solennel , ils s'engagent de tout leur cœur à les observer : tel est le principal objet que notre texte nous présente. Le plaisir que nous avons à le considérer n'est point troublé par ces doutes, ces inquiétudes toujours mêlées à nos espérances quand il s'agit des institutions humaines, qui pour garant de la félicité des peuples ne sauroient nous offrir que la vaine sagesse des mortels et leur courte prévoyance. Heureux enfans de Jacob , le Dieu qui vous a tirés d'Égypte sera lui-même votre législateur, votre roi temporel. Que votre tâche est simple et facile ! Pour être bénis d'âge en âge , il ne faudra que vous souvenir des promesses que vous avez faites au Ciel dans ce jour. Livrons-nous, M. F., aux émotions douces qu'un tel spectacle doit exciter en nous : recueillons les diverses leçons qu'il nous donne , et rappelés enfin à nous-mêmes par l'heureuse analogie qui se trouve entre la situation des Juifs et celle des Chrétiens, retraçons-nous avec une religieuse sensibilité ce qu'a daigné faire pour nous le Très-Haut : pénétrons-nous de nos obligations et de notre bonheur. Ainsi soit-il.

Moïse venoit de recevoir sur Sinai, au milieu

des éclairs, des tonnerres et des nuées resplendissantes de feux, non-seulement le Décalogue, dont tout le peuple avoit entendu la publication, mais plusieurs autres préceptes qui devoient être la base de la législation des Hébreux. J'aime à me figurer, après cette scène à nulle autre comparable, les émotions qui partageoient l'âme de ce grand homme, si fervent dans son zèle pour le Seigneur et dans son amour pour ses frères. Je le vois plein des merveilles dont il vient d'être témoin, à la fois pénétré de terreur et de joie, ravi, hors de lui-même en songeant au privilège dont ses frères vont jouir, frémissant à la pensée qu'ils pussent transgresser les lois divines qu'il leur apporte, brûlant du désir de les voir s'y soumettre avec un sentiment pareil au sien; il se hâte de descendre de la montagne, il n'a qu'une idée, un désir, un objet : *Moïse vint rapporter au peuple toutes les lois données par l'Éternel. Et le peuple répondit tout d'une voix : Nous ferons tout ce qu'a prescrit l'Éternel.*

*Nous ferons tout ce qu'a prescrit l'Éternel !* Qu'il est beau de voir une société, une nation tout entière embrasser d'un même mouvement une noble résolution ! C'est ainsi qu'un autre peuple de l'antiquité ne se montra jamais plus grand que lorsque appelé à délibérer sur une

proposition avantageuse à ses intérêts, mais contraire à la justice, d'une voix unanime il refusa même de l'entendre.

Remarquons en passant, M. F., qu'il n'appartient qu'à la religion ou à la morale de réunir ainsi les esprits et les cœurs. Les hommes sont divisés sur mille et mille points : il ne saurait y avoir d'accord entre eux que sur ces grands principes que Dieu leur a révélés, ou qu'il a gravés dans leur âme.

*Nous ferons tout ce qu'a prescrit l'Éternel!*  
Que le tableau de cet accord est attendrissant! Moïse parle, et tout le peuple se consacre au Seigneur. Un Apôtre annonce J. C., et une grande foule, le cœur pressé de componction, s'écrie : *Hommes frères, que faut-il que nous fassions* (1)? Il fut donc un temps, Seigneur, où le ministère de tes envoyés était suivi d'un tel succès! Qu'est-il devenu ce temps heureux? Quelle main a frappé nos lèvres d'impuissance? Dans la bouche de tes premiers ministres ta parole étoit plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans : le feu dont ils brûloient passoit dans toutes les âmes; il en faisoit une seule âme. Et nous, hélas! à peine pouvons-nous trouver quelque accès dans les cœurs que nous voudrions

(1) Act. II, 37.

soumettre , à peine pouvons-nous exciter une émotion foible , passagère ; et nous nous trouverions heureux, oui, nous nous trouverions heureux , si quelques-uns , si un seul de ceux qui nous écoutent la formoit cette sainte résolution : *Nous ferons tout ce qu'a prescrit l'Éternel.*

Mais écartons cette désolante idée trop faite pour abatre notre courage ; occupons-nous d'Israël ; développons le beau mouvement qui l'entraîne. N'êtes-vous pas touchés, M. F., de l'abandon, de la simplicité de cœur qui respire dans leur réponse. Ils ne discutent point, ils ne raisonnent point avec Dieu ; ils ne mesurent pas même la tâche qui leur est imposée. L'Éternel a parlé ; c'en est assez pour eux. *Nous ferons tout ce qu'a prescrit l'Éternel.* Cette précieuse simplicité caractérise les anciens peuples qui moins éloignés que nous de la nature n'avoient pas encore appris à étouffer par de vains raisonnemens , à affaiblir du moins cette voix du cœur, cet instinct énergique et pur , guide plus sûr que la raison , et qui dans son intégrité primitive porte l'homme vers tout ce qui est bien. Si les enfans d'Israël transgressent un jour cette loi qui leur est donnée, ce sera du moins sans chercher à l'obscurcir , sans s'efforcer de la méconnoître ; ils reviendront à elle avec la même candeur ; ils ne chercheront point à pallier leurs fautes,

à s'en prendre de leur infidélité à la loi qu'ils ont violée.

Aimable simplicité de cœur ! C'est elle qui lors même que l'homme s'égare, laisse l'espérance et presque le gage de son retour. C'est elle que notre divin Maître a voulu rappeler sur la terre. C'est elle qu'il cherchoit dans ses Disciples. C'est elle qui distinguoit ses Apôtres. C'est elle qui respire dans son Évangile. Hélas ! qu'elle est rare aujourd'hui ! Dans ce siècle raisonneur, et marqué cependant par les plus honteuses, par les plus terribles éclipses de la raison, il semble que la contagion ait infecté jusqu'au fidèle. Il est encore des hommes qui respectent les lois divines et se proposent de les observer ; mais qu'il en est peu qui sachent s'y soumettre avec abandon, sans en excepter un seul point ! Qu'il en est peu qui sachent renoncer à ces discussions de détail, à ces raisonnemens éternels et déplacés quand Dieu parle, à cet esprit ergoteur, si je puis m'exprimer ainsi, qui fait qu'en se donnant au Seigneur on semble réserver quelque chose, et qu'en paroissant lui obéir, on n'obéit en effet qu'à soi-même !

Après nous être arrêtés avec complaisance sur ce qu'offre de touchant la réponse des Israélites, il m'en coûte de vous faire observer qu'il s'y mêle pourtant quelque présomption et

trop de confiance en eux-mêmes. Qu'ils connoissent peu leur propre cœur et son inconstance ! Ils ignorent comment l'homme se relâche par degrés des résolutions même qui lui furent les plus chères , et qu'il prit avec transport. *L'esprit est plein de courage*, a dit notre divin Maître, *mais la chair est faible* (1). Hélas ! ils en feront une triste expérience : avant quarante jours ces mêmes Israélites prosternés devant une grossière idole , lui offriront l'hommage qui n'est dû qu'à l'Éternel , et toute leur histoire ne présentera qu'une alternative constante de repentir et d'infidélités. Il semble que par cette histoire où nous voyons sans cesse une loi rigoureuse , inflexible , aux prises avec l'inconstance et la légèreté naturelle à l'homme , Dieu ait voulu nous faire sentir la nécessité d'une économie de grâce , le besoin que nous avons de son secours pour demeurer fidèles et de sa miséricorde pour subsister devant lui.

Mais revenons à Moïse. Il profite de l'heureuse disposition du peuple pour lui faire traiter alliance avec le Très-Haut ; et voulant donner à cet acte important la solennité qu'il requiert , il déploie ce que l'appareil des cérémonies pouvoit alors offrir d'imposant. Au pied du

(1) Matt. XXVI, 41.

mont sacré, dans l'enceinte de douze pierres ou colonnes, symbole des douze tribus, il élève un autel qui représente le trône de la Divinité. Cet autel sera le monument auguste qui rappellera d'âge en âge le souvenir de cette grande journée : il offre sur cet autel par les mains de quelques jeunes Israélites des holocaustes, des sacrifices de prospérité, signe heureux d'espoir et de reconnaissance. Prenant ensuite le livre où il avoit lui-même écrit les lois du Seigneur, il le lit à haute voix ; et quand par de nouvelles acclamations l'assemblée a confirmé ses promesses, alors pour lier les contractans par un serment tacite et solennel dont la religion, dont la terreur s'imprime fortement dans les âmes, il répand le sang des victimes sur l'autel et sur le peuple, en prononçant ces paroles sacramentales : *C'est ici le sang de l'alliance que l'Éternel a traitée avec vous.* « Que ce » sang sépandu, » semble-t-il leur dire dans la langue énergique des signes, « que ces victimes » immolées pour sceller l'alliance, la rappellent » sans cesse à vos esprits. Qu'elles soient pour » vous et le gage de la fidélité du Seigneur et » l'image du sort qu'il réserve aux parjures. »

Je ne fais qu'indiquer ces détails, mais j'y trouve une circonstance attachante sur laquelle je ne puis passer légèrement. Au milieu d'Israël

assemblé, ce sont des jeunes gens que Moïse choisit pour offrir les sacrifices. N'aimez-vous pas à vous représenter ces jeunes Hébreux dont l'âme étoit plus pure et plus sensible que celle de la plupart de leurs concitoyens, s'avancant vers l'autel, élevant au Seigneur des cœurs pénétrés de ses bienfaits, promettant de Lui être fidèles pendant tout le cours de la carrière qui s'ouvre devant eux, implorant sur Israël ses gratuités et sa protection? Que la jeunesse est intéressante quand elle s'unit à la piété! C'est alors qu'elle brille véritablement de tout son lustre; et la piété semble à son tour emprunter d'elle un charme de plus. — Jeunes gens, espoir de la patrie, venez, implorez le Ciel pour elle; c'est de vous que nous aimons à recevoir d'heureux présages. Hélas! après tant de secousses violentes et prolongées qui nous ont laissés dans cette apathie qui suit les grandes agitations; au milieu de tant de causes de misère et d'immoralité; obsédés encore de cruels souvenirs, pressés d'inquiétudes, n'est-ce pas vers une génération nouvelle que doivent se porter nos regards? Eh! que deviendrions-nous, Seigneur, si l'espoir de la société périssoit dans son germe; si ces jeunes gens, ses enfans dont l'idée remue si vivement nos entrailles, si ces enfans, tels que des arbrisseaux déracinés par l'orage, ou

languissans faute de culture dans un sol desséché, étoient déjà corrompus par des exemples funestes, par des principes séducteurs; si pour toute éducation ils étoient livrés au hasard des circonstances, abandonnés à l'influence d'un siècle incrédule, à l'impulsion dangereuse des passions! Je le dis en frémissant, cela n'est que trop vrai d'un grand nombre; mais je me plais à le reconnoître; j'aime à me consoler par cette pensée; les leçons de l'expérience n'ont pas été perdues pour tous. Il est des parens, il en est beaucoup parmi nous qui s'attachent à graver dans l'âme de ceux qu'ils ont mis au jour cette crainte du Seigneur seul garant de l'ordre et du bonheur social; cette crainte du Seigneur dont le passé nous a tant fait sentir le besoin. L'Église voit croître avec joie dans son sein ces heureux enfans; dociles à la voix des Ministres du Sauveur qui les nourrissent avec soin du lait de la parole, ils nous promettent des chrétiens fidèles, des chefs de famille intègres et vertueux, des mères pieuses et respectables. Jeunes gens, que les tableaux qui ont frappé vos regards, que les vives impressions qu'ils ont dû laisser dans votre âme, vous fassent redouter de vous éloigner de votre Dieu. Venez, implorez le Ciel pour nous: offrez-lui non des sacrifices de prospérité mais des sacrifices de propitiation. Nous

avons dû sa longue patience aux vertus de nos pères; que ce soit à celles de nos enfans que nous devons le retour de sa faveur.

L'alliance est traitée; Dieu veut qu'elle soit ratifiée et que des députés viennent lui rendre hommage au nom d'Israël. Nous croyons du moins que tel étoit le but de l'ordre donné à Moïse avant qu'il quittât la montagne, rapporté au commencement de notre texte, et que nous plaçons ici où il reçoit son exécution. *Dieu dit à Moïse : Tu monteras vers l'Eternel avec Aaron, Nadab, Abihu et septante des anciens d'Israël; vous vous prosternerez de loin, Moïse seul s'approchera.*

*Vous vous prosternerez de loin!* Que cet ordre est bien d'accord avec la législation des Hébreux, dont le but fut de former un peuple pénétré de la grandeur, de la majesté du Très-Haut, qui le craignît et l'adorât lui seul! Nous avons vu des hommes, en donnant des lois à leurs semblables, négliger ou dédaigner de leur inspirer ce respect pour l'Auteur de leur être. Reconnoissons, M. F., un Législateur céleste, au soin qu'il prend de l'imprimer fortement dans les cœurs.

*Moïse seul s'approchera!* Admirons encore ici l'Être souverainement sage, le grand Politique, si j'ose employer cette expression, qui

connoît le cœur de l'homme, ouvrage de ses mains ; qui sait quel empire les sens exercent sur l'imagination, et qui, par cette raison, assigna aux formes une grande place dans le code des Hébreux. Aussi s'attachèrent-ils à ces lois avec une force sans exemple et dont nous-mêmes sommes témoins. Tandis qu'on voit dans le cours de leur durée la plupart des nations changer vingt fois de constitution et de gouvernement, Israël nous offre l'étonnant phénomène d'un peuple dont l'organisation civile survit à tout le reste, et qui dans sa dispersion, dans son anéantissement politique chérit encore, conserve, autant qu'il est en lui, sa législation et ses usages antiques.

*Moïse seul s'approchera !* D'où vient ce privilège exclusif en faveur de Moïse ? M. F., auprès du Dieu de Sainteté, les distinctions n'appartiennent qu'à la vertu : *il n'a point égard aux qualités extérieures des hommes* (1). Si pendant que les Anciens saisis d'une terreur religieuse pressent la terre de leur front, et n'osent fixer la majesté divine resplendissante sur Sinaï, il est permis à Moïse de s'avancer avec confiance, c'est que sa belle âme sympathise avec le Seigneur. Prodiges opérés par l'amour

(1) Rom. II, 11.

et la vertu ! L'enfant de la poussière , le compagnon de l'insecte que les vents emportent dans l'immensité de l'espace , le chétif mortel s'approche de l'Être infini qu'il ne sauroit même concevoir. Il s'unit à celui qui remplit les cieux et la terre. O vertu , vertu ! que d'autres aiment en toi la réputation , l'estime , la bienveillance universelle qui t'accompagne d'ordinaire , la paix , les plaisirs purs que tu fais goûter ; pour moi je t'aimerai surtout parce que tu m'approches de mon Dieu. Voilà le trait le plus noble et le plus touchant que tu puisses m'offrir. Voilà celui qui pénètre mon cœur , et qui l'embrase d'une sainte émulation.

Cependant Moïse exécute l'ordre qu'il avoit reçu ; il monte suivi des Anciens jusqu'aux limites fixées. *C'est de là qu'ils virent le Dieu d'Israël* , dit notre texte , *et il y avoit sous ses pieds comme une plaque de saphir poli de la couleur d'un ciel serein.* Vous le sentez , M. F. , ces paroles ne sauroient se prendre à la lettre ; celui qui venoit d'interdire aux Juifs de le représenter sous des traits sensibles ne pouvoit pas être en contradiction avec lui-même. Aussi Moïse dans la suite rappela-t-il au peuple expressément qu'il n'avoit vu aucune image sur *Sinai*. Cette expression doit donc s'entendre de quelque symbole éclatant de la Divinité qui

marquoit si bien sa présence que l'historien sacré rapporte comme un fait extraordinaire que *les Anciens ne moururent point ; qu'ils mangèrent et burent*, c'est-à-dire, continuèrent à jouir de la vie et de la santé, démentant ainsi cette opinion commune aux Juifs et aux Païens qu'on ne pouvoit voir la Divinité sans mourir. Nous avons peine à la concevoir cette opinion, parce que nourris dans le sein d'une religion de miséricordé, en commençant à bégayer, nous avons appris à prononcer le nom de Dieu comme celui d'un Père tendre ; mais qu'elle devoit être puissante chez l'homme de la nature qui ne voyoit entre Dieu et lui qu'un espace immense, qui n'apercevoit aucun ami, aucun médiateur qui pût l'en rapprocher, et que rien ne rassuroit contre le sentiment de son indignité !

*Ils virent Dieu ; ils virent la Majesté du Très-Haut.* Quelle vénération, quel saisissement, quels transports un spectacle si magnifique dut leur faire éprouver ! Anciens d'Israël, vous la vîtes donc la Majesté de ce Dieu vers lequel nous ne saurions nous élever qu'avec effort ! Elle agissoit sur vos sens ; et ces sens qui si souvent nous éloignent de lui, ces sens étoient pénétrés, émus, tremblans de l'éclat de sa gloire ! Oh ! combien un tel spectacle donne sur vous de force et de pouvoir à ces lois qui viennent

de retentir à vos oreilles ! Qu'elles doivent vous paroître sacrées ! Et quels attrails le monde déploieroit-il pour vous séduire, qui ne s'évanouissent auprès d'un tel souvenir ?

Tel est notre premier sentiment, Chrétiens ? Nous ne pensons point sans envie à ces hommes privilégiés à qui Dieu daigna se révéler d'une manière sensible. Dans ces momens surtout où les objets de la terre voilent pour nous ceux de la foi, où notre âme se sent comme emprisonnée dans le monde présent, il nous semble que si nous jouissions d'un tel avantage, le charme funeste qui nous retient captifs seroit rompu, que nous pourrions braver toutes les infortunes, et résister à toutes les tentations. Mais cette pensée ne nous abuse-t-elle point ? En seroit-il ainsi réellement ? Lorsque quarante jours après, Israël adora le veau d'or, l'historien sacré nous dit-il que les septante Anciens aient refusé de se prosterner devant un autre que le Dieu qu'ils avoient vu sur la montagne ? Aaron lui-même le plus distingué d'entr'eux ne servit-il pas avec lâcheté d'instrument à l'idolâtrie ! Convenons-en, M. C. F., si les impressions des sens sont puissantes, elles ne sont pas moins passagères. Les preuves les plus précieuses de notre religion sainte, les secours les plus efficaces qu'elle nous offre, sont ceux qui assortissent à la partie la plus

noble et la plus intime de nous-mêmes, à la raison et surtout au sentiment.

Quelle que soit la force et la vérité de cette réflexion, vous regrettez encore peut-être de n'avoir pas vu cette Majesté divine qui se manifesta jadis avec tant d'éclat : mais ne s'est-elle jamais offerte à vos regards sous une pompe plus douce et non moins céleste ? Cette voûte de *saphir* dont le seul aspect élève nos pensées vers celui qui la forma, cette voûte immense n'est-elle plus suspendue sur nos têtes ? N'avez-vous jamais vu se déployer le magnifique tableau de la création ? Source unique de toute beauté comme de toute impression délicieuse, c'est Dieu qui répand sur ses ouvrages l'attrait d'une pure volupté ; et lorsque vous éprouviez l'influence de ce charme qui pénètre le cœur, soit qu'on abaisse les yeux sur la fleur des champs, soit qu'on les élève jusqu'au sommet doré des montagnes, un sentiment secret ne vous a-t-il jamais avertis de la présence de votre Dieu ? Le cœur plein d'une religieuse émotion, les yeux humides de larmes d'admiration et de bonheur, ne vous êtes-vous jamais dit à vous-mêmes avec un délicieux frémissement : *L'Éternel est ici* (1). Heureux celui qui sait chercher et re-

(1) Genèse XXVIII, 16.

connoître ainsi le Seigneur dans ses œuvres ! Il éprouve dès ici-bas un avant-goût du bonheur céleste ; et à cette heureuse époque où se lèveront tous les voiles , c'est lui qui pourra voir son Dieu *non plus confusément , mais comme face à face* (1). C'est lui qui pourra jouir de cette vue de Dieu après laquelle soupirèrent les patriarches et les prophètes ; de cette vue de Dieu plus ravissante que le spectacle de la création tout entière , plus ravissante que la douce société des Anges , plus ravissante que la vertu même ; de cette vue de Dieu le plus beau trait du bonheur qui nous est promis , et qui fait naître et renouvelle sans cesse les transports des bienheureux.

M. F. , nous ne pousserons pas plus loin l'explication de notre texte. La fin du récit de Moïse n'a rien d'embarrassant ni d'obscur. Ce fidèle Ministre du Seigneur reçoit l'ordre de monter vers le haut de la montagne où Dieu veut lui donner de nouvelles lois , et lui remettre le Décalogue écrit sur des tables de pierre. Il obéit après avoir pourvu au gouvernement du peuple pendant son absence. S'étant donc séparé d'Aaron et des Anciens , il s'avança jusque sur une partie plus élevée du mont , où il s'arrêta.

(1) 1 Cor. XIII , 12.

resta six jours qu'il passa sans doute dans la méditation, la prière et la contemplation de la gloire du Seigneur. Ce ne fut qu'au septième qu'une voix céleste sortant de la nuée lumineuse qui couronnoit le sommet de Sinaï l'appela et lui ordonna d'y pénétrer. C'est là qu'il resta quarante jours, en présence de l'Éternel et dans un saint commerce avec lui.

Nous supprimons toutes les idées que ce récit fait naître. Les instans qui nous restent doivent être réservés tout entiers pour une réflexion plus imposante, qui nous touche de plus près, et par laquelle il est naturel de conclure ce discours.

Cette alliance que Dieu traita jadis avec Israël, ces victimes immolées, ce sang versé, tout ici nous rappelle à nous-mêmes; tout nous retrace ce que le Seigneur a fait pour les Chrétiens. Nous aussi nous avons traité alliance avec lui; plus d'une fois nous l'avons renouvelée aux pieds de ses autels. Nous aussi nous avons entendu retentir cette voix : *C'est ici le sang de l'alliance*. Et combien le sens de ces paroles a pour nous plus d'étendue ! Qu'il est plus sublime et plus touchant ! Il ne s'agit plus d'une victime terrestre, type grossier de celle qui fut promise au premier homme, mais de cette Vic-

timé auguste , adorable dont l'infinie grandeur pouvoit seule expier nos transgressions. Les promesses de ce traité ne sont point bornées comme pour les Juifs à cette courte vie et à ses vaines jouissances : l'éternité, le Ciel, Dieu lui-même, sont offerts à nos désirs et à nos espérances : tout est infini dans cette alliance comme Celui qui en est l'Auteur. Ce n'est plus sur des tables de pierre , c'est dans nos cœurs que Dieu veut l'imprimer. Si elle nous impose des lois, elle nous rend capables de les observer. Si elle nous humilie en nous découvrant notre foiblesse, c'est pour nous apprendre à puiser à la source de la force. Si elle nous montre notre néant, c'est pour nous conduire à la véritable grandeur. Elle ne prononce plus une sentence irrévocable de mort contre le transgresseur ; c'est une alliance de grâce : pour nous donner le droit d'y recourir, il suffit d'un regret sincère, d'une larme qui vienne du cœur, d'un acte d'amour et de foi, de cette foi qui nous unit au Sauveur et nous revêt de sa justice. Elle ne nous ordonne plus de nous prosterner de loin : le trône où brille cette Majesté Suprême dont nos foibles yeux ne sauroient soutenir l'éclat, est voilé par la miséricorde ; c'est le *trône de la Grâce* ; il nous est permis d'en approcher : un Guide divin, un Ami généreux, un Médiateur charitable

daigne nous y conduire. La loi qu'il nous apporte n'a pas été publiée au milieu des éclairs et des foudres : au règne de la terreur a succédé celui de la clémence ; et cette croix sur laquelle fut consommé l'étonnant sacrifice de l'amour ; est devenue le symbole des heureux Chrétiens. Ah ! malheur , malheur à celui qui , rejetant cette alliance , foulant aux pieds ce sang , comptant sur sa propre justice , renonceroit au bienfait le plus précieux , le plus inconcevable , le plus nécessaire que Dieu pût accorder à la terre ! Les Esprits bienheureux qui habitent le séjour de la gloire jettent sans doute un regard d'indulgence sur nos foiblesses ; ils éprouvent un sentiment de compassion pour l'infortuné que les passions égarent ; mais à la vue de l'insensé qui efface son nom du traité de miséricorde dont il ne croit pas avoir besoin , ils détournent les yeux et se couvrent de leurs ailes en frémissant ! Malheur encore à ceux qui professant le Christianisme ne sauroient pas l'honorer par les vertus qu'il inspire , surtout par cet esprit de charité qui respire dans la loi de Jésus , par cette patience , ce support , cette enchanteresse douceur dont le charme répandu sur les premiers Chrétiens se faisoit sentir même à leurs bourreaux ! Malheur à ceux qui substituant l'aigreur et l'amertume à ces vertus attrayantes , au lieu

d'avancer le règne de leur divin Chef, feroient haïr sa religion en se faisant haïr eux-mêmes! Malheur à ceux chez qui le bienfait de l'alliance de grâce, de la rédemption n'exciteroit pas un vif sentiment de joie, d'amour et de reconnaissance!

Mais qu'ai-je dit, Chrétiens? Cette parole n'est-ce point contre nous-mêmes que je viens de la prononcer? Hélas! prévenus, nourris dès notre enfance de tous les trésors de la grâce, nous en jouissons, comme de l'air qui nous fait vivre, sans les apprécier, et presque sans nous en apercevoir. La pensée d'une patrie terrestre a quelquefois élevé l'âme, inspiré de grandes actions; rarement elle est sans pouvoir sur le cœur. Il fut un peuple chez qui, pour faire naître un héroïque dévouement, il suffisoit de dire : *Souvenez-vous que vous êtes Citoyen de Rome*. Et le beau nom de Chrétien, ce titre qui devoit nous retracer à la fois nos privilèges, nos devoirs, nos espérances; ce titre qui devoit nous élever au-dessus de la nature, ce titre auguste n'est plus pour le grand nombre de ceux qui le portent qu'un mot sans âme et sans vie, une insipide et froide formule qui ne réveille plus d'idées dans l'esprit, plus de sentiment dans le cœur. Ce Jésus dont le caractère nous offre tout ce qu'il y a de noble et de touchant dans la beauté morale, qui nous montre

sous des traits sensibles et assortis à notre nature les perfections divines dont l'idée étoit trop vague et trop abstraite pour notre faiblesse ; ce Jésus fait pour exciter l'admiration et l'enthousiasme, quand il ne seroit ni le Fils de Dieu, ni le Sauveur du monde, ni notre Maître, ni notre Roi ; ce Jésus dont l'idée pénétroit de tant d'amour le cœur des premiers Chrétiens et leur faisoit dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi* (1) ; ce Jésus ne peut nous arracher à notre langueur, à notre indifférence ; il est souvent oublié dans nos hommages ? L'idée de la rédemption, qui si nous la saisissons, si nous nous l'appliquons avec une foi vive, nous feroit tomber prosternés, l'imagination frappée, le cœur éperdu de reconnoissance ; cette idée sublime ne peut plus remuer les Chrétiens de nos jours. Le dirai-je ? plusieurs en sont importunés ; et les prédicateurs de l'Évangile, qui par elle dévoient être tout-puissans sur l'âme de leurs auditeurs, ont peine lorsqu'ils la rappellent, à captiver l'attention qui leur échappe. Loin de pouvoir dire comme Saint Paul : *Nous avons cru que nous ne devions savoir parmi vous que Jésus-Christ*

(1) Gal. II, 20.

et *Jésus-Christ crucifié* (1); il faut en s'indignant contre eux-mêmes et contre ceux qui les écoutent, il faut qu'ils appellent à leur secours les vaines formes de l'éloquence et qu'ils se rabaisserent au rang d'orateurs lorsqu'ils voudroient ne parler qu'en Apôtres !

O honte ! ô douleur ! A la vue du Messie mourant sur la croix, la terre trembla ; la nature entière fut émue ; les Esprits célestes adorèrent avec un saisissement d'admiration la profondeur des miséricordes divines ; les Anges déchus envièrent , oui sans doute , ils envièrent le sort de l'homme.

« O Prince du Ciel , » fait dire à l'un de ces infortunés ce poète célèbre dont l'idée de la rédemption enflamma le génie , « O Prince » du Ciel ? est-ce bien toi que je vois ici expirant dans la poussière ? Ah ! si je t'avois vu souffrir dans les plaines éthérées comme tu souffres sur la terre ! Si tu avois daigné faire pour les Anges ce que tu fais pour les hommes , de quel transport mon cœur seroit agité ! »

Et l'homme , M. F. , l'homme , objet d'un tel bienfait , d'un tel prodige , n'en seroit point ému !... O Dieu , Dieu qui nous as donné ton Fils ,

(1) 1 Cor. II , 2.

reste-t-il encore dans ta toute-puissance, te reste-t-il quelque moyen d'émouvoir ce cœur languissant et glacé?

*Ah! prenons garde que quelqu'un de nous ne se prive de la grâce de Dieu, et que quelque racine amère, quelque principe d'incrédulité, poussant en haut, ne nous infecte et ne nous perde. Prenons garde de ne pas mépriser celui qui nous parle; car si ceux qui refusèrent d'écouter celui qui leur parloit sur la montagne ne purent éviter la punition; nous l'éviterons encore moins si nous nous détournons de celui qui nous parle des cieux, de celui qui a tant aimé le monde que de donner son Fils unique au monde, afin que quiconque croiroit en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle (1).*

Dieu tout bon, Rédempteur adorable, achève en nous ton œuvre! Fais-nous sentir vivement combien nous sommes coupables, combien nous avons besoin de ta miséricorde, et nous irons à toi avec ardeur; et pénétrés de la grandeur de tes compassions, pénétrés du prix de cette alliance qui nous est offerte, nous ferons au fond de nos cœurs le vœu d'en remplir tous les engagements: mais instruits par toi de la nature de

(1) Hébr. XII, 15. 25. Jean III, 16.

l'homme et de sa foiblesse , nous ne dirons pas comme Israël : *Nous ferons tout ce que l'Éternel a prescrit.* Nous dirons : Seigneur , viens à notre secours ! Répands sur nous l'Esprit de grâce et de sagesse ! Donne-nous de t'obéir ! Donne-nous de faire tout ce que tu nous as commandé ! Ainsi soit-il.

